Epagny, Jean Baptiste Rose
Bonaventure Violet d'
Joscelin et Guillemette

PQ
2237
E7J7
1832

JOSCELIN
ET GUILLEMETTE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

AVEC UN PROLOGUE,

PAR M. D'ÉPAGNY,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
AU THÉATRE-FRANÇAIS,
PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI,
LE 15 NOVEMBRE 1831.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS.

J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS ROYAL, GRANDE COUR,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

1832

DANS LE PROLOGUE,

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA SAGESSE.	Mmes THÉNARD.
LA FORTUNE.	DUPONT.

PQ
2237
E7J7
1832

LIBRARY
DEC 2 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

NOTA. Les acteurs sont placés, en tête de chaque scène, comme ils doivent l'être au théâtre : le premier tient la droite de l'acteur, ainsi de suite.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER
RUE DE VERNEUIL, N. 4.

COSTUMES ET DÉCORS.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Manière dont l'armure doit être faite.

La cuirasse doit être faite en drap couleur de fer avec des manches; elle se met par-devant (c'est-à-dire dans le sens contraire *d'une veste*). Une courroie avec une boucle toute attachée après, la serre quand cette espèce de veste est passée dans les bras. Dans la doublure de la cuirasse on aura soin d'introduire un morceau de carton, afin qu'elle se tienne droite et offre mieux l'apparence de fer. Les jointures des bras en dessus, *sur les coudes*, sont aussi garnies d'un coude en cartonnage imitant le fer des armures gothiques. Tout autour de la cuirasse en bas est attachée une cotte de mailles tombant presque jusqu'aux genoux.

Le casque avec visière, laquelle se hausse et se baisse à volonté, se place en dernier lieu, et se collant exactement à la cuirasse, complète l'armure.

Dans les pieds on met des souliers à éperons et à talons un peu hauts; ils couvrent beaucoup le pied, et sont recouverts de mailles de fer peint si on veut. Joscelin les emporte quand il s'est costumé en chevalier au commencement, et les chausse à son aise derrière le bouquet d'arbres, en écoutant Boisgaillard qui se tire de l'eau.

SECONDE OBSERVATION.

Pour l'agencement de l'armure sous la tente, ce n'est point la même armure que l'on arrange, c'est une armure toute semblable placée d'avance sur une chaise que l'on met derrière la table. La table est recouverte d'un tapis pour cacher les jambes, *qui n'y sont pas*. Une lance est placée dans l'intérieur de l'armure, la pointe en haut à la place du col et sortant d'un bon demi-pied; elle sert à soutenir le casque dont la visière doit être baissée; cela imite parfaitement un homme d'armes.

Le bras du mannequin est accoudé sur la table et semble appuyer sa tête.

N. B. Il ne faut pas deux casques; celui de Boisgaillard sert pour le mannequin et pour l'acteur, car Boisgaillard doit le saisir et l'enlever dans sa colère. L'épée est posée sur la table ainsi que le bouclier devant le mannequin. Cette scène a besoin d'être répétée plusieurs fois pour s'assurer du temps nécessaire pour le changement de costume, et celui qui joue le rôle du Bailli doit s'entendre avec son confrère pour cela.

TROISIÈME OBSERVATION.

Pour la tente, elle se compose d'une toile dont les deux extrémités supérieures portent chacune un anneau; le premier s'attache à un clou planté dans l'un des arbres du groupe placé à six pieds de la première coulisse à gauche, l'autre à la coulisse du même côté à un clou aussi. Ces clous sont posés environ à sept pieds de hauteur. Une ficelle attachée au côté droit de la tente suffit pour donner la facilité à un garçon de théâtre, placé dans la coulisse, de la relever en draperie de côté quand l'acteur dans la pièce fait le geste de l'ouvrir ou de la fermer. L'intervalle entre la coulisse et le bouquet d'arbres, étant fermé comme nous venons de le dire, on attache de même derrière et facilement sans être vu, une autre toile semblable, à quatre pieds plus loin, pour figurer le fond de la tente qui n'a point d'autre toit que le feuillage des arbres de la coulisse et du bosquet qui la couvrent en haut.

Pour mieux expliquer en un mot, cette tente n'est vraiment qu'un rideau tendu devant et derrière un petit bosquet naturel.

PROLOGUE.

Au lever du rideau, des nuages remplissent tout le théâtre; la Sagesse, sous les traits d'une femme couronnée d'immortelles et vêtue d'une longue robe brune flottante, un miroir à la main, s'avance triste et pensive.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA SAGESSE, *seule.*

C'en est fait, sur la terre on ne veut plus me voir.
La Sagesse aux mortels offre en vain le miroir
Que lui prêta sa sœur, la Vérité sévère;
Ils n'osent consulter sa glace trop sincère.
Sagesse, Vérité, font peur aux vicieux,
Et les fourbes puissans nous relèguent aux cieux.
C'est ainsi qu'on gouverne... Ah! pauvre engeance humaine,
Pendant long-temps encor tu porteras ta chaîne;
La seule main du Temps peut alléger son poids...
A moins que... le hasard... Mais, qu'est-ce que je vois
Sur ce char de vapeur?... c'est l'aveugle déesse
Qui séduit les mortels, qu'ils poursuivent sans cesse:
La Fortune*! Ah! ma foi, cela se trouve bien.
(*Elle appelle.*)
Madame la Fortune! hé!

SCENE II.

LA SAGESSE, LA FORTUNE.

LA FORTUNE.

Je n'écoute rien;
Attrape qui pourra!... j'en jette sur la terre,

(*) En ce moment la Fortune, telle que l'a peinte le Guide, traverse la scène, dans un chemin lumineux, au milieu des nuages; elle est appuyée sur sa roue. Ses cheveux sont flottans, ses yeux couverts d'un bandeau; une écharpe bleue, abandonnée aux vents, couvre son corps demi-nu.

Du bonheur, du malheur, de l'or, de la misère!
Et sans savoir sur qui...

(*Elle semble puiser dans la corne d'abondance et jeter tout autour d'elle.*)

LA SAGESSE.

Bien! comme on reconnaît
Madame la Fortune!... Halte-là, s'il vous plaît!

(*Elle la saisit par le bout de sa tunique flottante et l'arrête.*)

LA FORTUNE, *se retournant.*

Croyez-vous me fixer sous votre dépendance?
Jamais... Si vous cherchez ma corne d'abondance,
Puisez et laissez-moi!

(*Elle la lui tend.*)

LA SAGESSE.

J'estime peu vos dons.

LA FORTUNE.

Hein? voici du nouveau!... pardon! mille pardons!
A qui parlé-je, alors?

LA SAGESSE.

Madame, à la Sagesse.

LA FORTUNE.

Je ne vous connais pas.

LA SAGESSE.

Je le crois bien, déesse;
Vous me visitez peu... c'est la première fois
Que nous nous rencontrons.

LA FORTUNE.

Ma chère, je le crois.
Mais tenez... il me vient dans la tête un caprice.

LA SAGESSE.

Lequel?

LA FORTUNE.

Je veux vous voir: rendez-moi le service
De m'ôter mon bandeau.

LA SAGESSE.

Volontiers.

(*Elle le lui détache.*)

LA FORTUNE.

Grand merci!
J'y vois... Dieu! la Sagesse a-t-elle un air transi!
La pauvre créature!... et comme elle est vêtue!

LA SAGESSE.

Les hommes m'ont toujours laissée à demi-nue,
Ils me prisent si peu !

LA FORTUNE.

Je vous plains, entre nous...
Mais qu'est-ce que je vois qui tourne la-dessous ?
(*Elle semble détourner un nuage avec son pied.*)

LA SAGESSE.

C'est la terre, madame, où votre main dispense
Vos bontés, vos rigueurs, avec tant de prudence.

LA FORTUNE.

Moi !... j'ai distribué... vous ne plaisantez pas...
Les trésors... les honneurs... comme ils le sont là-bas ?

LA SAGESSE.

Oui, déesse.

LA FORTUNE.

Ah ! j'ai tort... et grand tort, je l'avoue.
(*continuant à regarder avec effroi.*)
J'ai jeté la noblesse à des ames de boue !
A des nobles de cœur l'esclavage et l'oubli !
De l'or aux sots... et rien au mérite avili !

LA SAGESSE.

Vous portiez un bandeau... cela vous sert d'excuse.

LA FORTUNE.

Oui... mais rendez-le-moi, car je suis trop confuse ;
Ne pouvant réparer un désordre si vieux,
Rendez-moi mon bandeau, que je couvre mes yeux.
Donnez vite.

LA SAGESSE.

Un moment, déité respectable !
Faites, les yeux ouverts, une œuvre charitable ;
Vous en aurez au moins le mérite.

LA FORTUNE, *tendant sa corne.*

Eh bien ! quoi ?
Que vous faut-il ? voyez... des couronnes de roi ?
De l'or, des diamans ? prenez, j'en ai de reste...
Vous faut-il des poisons ?... la famine, la peste ?...
Cherchez-vous le pouvoir avec les voluptés ?
Ou bien des trahisons... avec des lâchetés ?
C'est ensemble... à côté... La honte, l'adultère ;
Et dessous, la vertu, qu'on ne recherche guère :
Tout est là... choisissez.

LA SAGESSE.

Vous ne jugez pas bien :
De tels dons, la Sagesse, à coup sûr, ne veut rien.
Sachez ce qu'elle attend de votre complaisance.
J'ai toujours protégé l'amour et l'innocence...
Voyez-vous, sous nos pieds ce canton florissant?

LA FORTUNE.

Oui, je viens d'y jeter de la grêle en passant.

LA SAGESSE.

Voyez-vous deux hameaux et deux châteaux gothiques?

LA FORTUNE.

Fort bien.

LA SAGESSE.

Les villageois, vassaux, ou domestiques
Des seigneurs châtelains, sont, comme vous savez,
Serfs, dépendans des champs par leurs bras cultivés.

LA FORTUNE, *souriant tristement.*

Oui, d'après la coutume imbécile, inhumaine,
De ce treizième siècle où nous entrons à peine.

LA SAGESSE.

C'est cela : je plains fort ces pauvres villageois.

LA FORTUNE.

Faut-il changer leur sort?... voulez-vous qu'à la fois,
Je mette en liberté l'un et l'autre village?
Et leurs fiers châtelains, eux-mêmes en servage?
Un seul tour de ma roue...

LA SAGESSE.

Arrêtez... doucement :
Vous agissez, madame, un peu trop grandement.

LA FORTUNE.

Oui, c'est là ma façon, qui peut-être vous blesse ;
Mais je suis la Fortune et non pas la Sagesse.
Enfin, que voulez-vous?

LA SAGESSE.

Seulement un moyen
D'unir deux pauvres gens qui s'aiment, qui n'ont rien...
Pas même liberté d'être en même servage.
Je veux qu'au moins les cœurs sortent de l'esclavage.

LA FORTUNE.

Vous demandez beaucoup.

LA SAGESSE.

N'est-ce pas?... Je prétends
Détruire un préjugé.

LA FORTUNE.

C'est l'affaire d utemps
Plus que la mienne... Enfin, je l'ai mis dans ma tête,
Voilà ce qu'il vous faut.

(*Elle lui indique du doigt un objet qui est censé dans sa corne; la Sagesse fait le geste de le prendre comme s'il était réel.*)

LA SAGESSE.

Quoi?

LA FORTUNE.

C'est une tempête.

LA SAGESSE, *reculant.*

Une tempête! ô ciel!

LA FORTUNE.

Vous me faites pitié
D'hésiter... je vous fais une offre d'amitié,
Et dans le cas présent, surtout, très opportune.
Alors qu'elle y voit clair... croyez-en la Fortune,
Prenez, et rendez-moi mon bandeau.

LA SAGESSE.

Le voici.

LA FORTUNE.

Serrez fort... car j'y vois, je crois... Non, Dieu merci!
Vous n'y toucherez plus... Mon envie est passée.
Adieu Sagesse... adieu, ma pauvre délaissée!

(*Son char la rejoint et l'emporte pendant qu'elle parle.*)

LA SAGESSE, *après un moment de réflexion.*

Allons... tempête, à moi!... viens... puisse ta fureur
Ramener en ces lieux le calme et le bonheur!

(*Les nuages s'élèvent en s'épaississant; la tempête commence. Eclair, changement.*)

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JOSCELIN.	MM. MENJAUD.
LE BARON DE BOISGAILLARD.	GEFFROI.
LE SÉNÉCHAL.	DUMILATRE.
GERFAUT.	DAILLI.
ANSELME.	FAUPE.
GUILLEMETTE.	Mme MENJAUD.

Le prologue peut se supprimer, pour peu qu'il embarrasse pour les décorations : la pièce peut s'en passer à la rigueur.

JOSCELIN
ET GUILLEMETTE,
COMÉDIE EN UN ACTE.

Le théâtre représente le bord de la mer. Au fond, on voit très au loin les flots en courroux; le site est désert; deux poteaux chargés d'écussons, placés à droite et à gauche indiquent les limites de deux seigneuries voisines. Un groupe d'arbres au premier plan à gauche du spectateur, à six pieds de la coulisse.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSCELIN, *seul; il arrive par le côté gauche.*

Ah! quel temps... quel temps!... (*Il regarde la mer.*) J'avais si bien pris mes mesures pour m'enfuir de ce maudit pays avec ma petite Guillemette, et puis, crac... voilà une tempête qui arrive... juste au moment où je viens de cacher un canot derrière ces rochers... Ai-je du malheur... ai-je du malheur!...

(*Il se promène avec agitation.*)

SCENE II.

JOSCELIN, GUILLEMETTE; *elle arrive en courant, un petit paquet sous le bras; elle est tout essoufflée.*

GUILLEMETTE.

Joscelin, mon ami, me voilà. Eh bien! partons-nous? je suis prête.

JOSCELIN.

Ah! bien oui, partir, au milieu d'un orage comme celui-là!... impossible, ma pauvre Guillemette; regarde donc... Je tremble à la seule idée de t'exposer à un pareil danger.

GUILLEMETTE.

Eh! qu'importe?... va, je n'ai pas tant de peur d'être noyée que d'être épousée par le bailli Gerfaut. Embar-

quons-nous malgré la tempête... allons, mon ami, songe que nous ne pouvons être heureux dans ce pays-ci, puisque nous appartenons à deux seigneurs différens, qui ne nous permettront jamais de nous marier ensemble.

JOSCELIN.

Il n'est que trop vrai.

GUILLEMETTE.

Viens, viens. (*Elle veut l'entraîner vers le rivage.*)

JOSCELIN.

Arrête... Quand nous nous embarquerions, le vent terrible qui vient du large nous rejeterait sur la côte, comme ce vaisseau que je vois là-bas, et qui va venir s'y briser.

GUILLEMETTE.

Mon Dieu, que faire donc? que devenir?

JOSCELIN.

Attendre que la mer soit calme; je vais me tenir caché dans ces rochers, où j'ai abrité la barque que je leur ai prise, car on doit être à ma poursuite... toi, retourne à Boisgaillard, tu me rejoindras dès qu'il fera beau.

GUILLEMETTE.

J'y retourne, puisqu'il le faut. Au revoir, mon pauvre Joscelin; prends bien garde d'être découvert; je reviendrai t'apporter des provisions; bientôt!... J'entends venir... Adieu, je m'enfuis.

(*Elle se sauve par le côté droit, et Joscelin se cache derrière le groupe d'arbres.*)

SCÈNE III.

GERFAUT, GARDES-CHASSE ET PAYSANS.

GERFAUT.

Avancez, vous autres; voilà un vaisseau qui paraît bien près de faire naufrage sur nos côtes, et c'est fort heureux... Vous savez que tout ce qui est jeté par les flots, sur le rivage de la baronnie de Boisgaillard, appartient à monseigneur de Boisgaillard, et j'espère bien exercer ses droits en son absence, puisque je le représente, comme son bailli... Dispersez-vous sur les bords de la mer; faites bien attention aux débris, s'il en vient... (*Les paysans font un mouvement pour obéir.*) Attendez, je crois que j'ai encore quelque chose à vous dire... Ah! voici ce que c'est: Mon confrère, le sénéchal de Vallombreuse me donne avis (*Il tire ses ta-*

blettes.) qu'un de ses paysans s'est enfui ; c'est un vol de son corps, que le manant a fait à son seigneur : vous comprenez, mes amis?... Il prive le comte de tout le bénéfice qu'il aurait retiré du travail de son vassal... si vous le voyez, ne manquez pas de le saisir ; il est facile à reconnaître : haut-de-chausses brun, jaquette bleue... un grand gaillard, assez leste... allez. Ah! mon Dieu! voilà le vent qui change... Le malheureux vaisseau en échappera, ou bien il ira périr là-bas, sur les terres de Vallombreuse, et je n'y gagnerai rien... (*Un coup de tonnerre lointain, avec un éclair.*) Eh! non, non... heureusement le voilà qui chavire, la foudre, je crois, l'a frappé... courons de ce côté : suivez-moi tous! (*Ils sortent du côté où il est censé voir le naufrage.*)

SCÈNE IV.

JOSCELIN, *sortant de sa cachette, et plus tard,* BOIS-GAILLARD.

JOSCELIN.

Ouf! je l'échappe belle... et sans ces pauvres gens qui viennent d'aller au fond de l'eau, j'étais repris : voilà pourtant comme le mal des uns fait le bien des autres ; au reste, ce n'est qu'un instant de répit... ils finiront par me retrouver ; avec ça qu'ils ont mon signalement tout au long dans les deux villages... Ahye! quelle lame d'eau!... mais qu'est-ce que c'est que ça?... un coffre que la mer a roulé jusqu'ici... (*Il s'approche.*) sans doute celui de quelque pauvre noyé de cet équipage qui vient de périr... autant de pris par le bailli, tout à l'heure... le couvercle s'est brisé en touchant à terre... voyons donc, oh ; oh! une armure complète de chevalier! casque, cuirasse, corselet, rien n'y manque... et tout bardé d'argent encore!... Tout ce bel attirail de guerre n'a pu défendre le vaillant sire auquel il a appartenu. Ah! dame, c'est qu'il n'y a point d'écu ni de bouclier qui résiste à celui-là qui gouverne la mer ; et la rondache du noble preux n'a pas suffi pour le protéger ; Dieu veuille le sauver des griffes du diable... et moi des pattes du bailli!... Eh! mais... Oh! c'est mon bon ange qui me souffle cette pensée... si cette armure ne peut plus être utile au chevalier trépassé, elle pourrait bien servir au salut d'un bon vivant!... Si j'osais m'en cou-

vrir pour échapper à ceux qui me poursuivent... ça serait furieusement hardi de ma part... Ma foi, risquons-nous, allons vite. (*Il attache sa gourde à l'arbre.*) (*en se déshabillant.*) Après tout, ils ne me tueront pas deux fois, puisque je suis déjà condamné; ainsi, à bas la jacquette. (*Il jette son bonnet et sa veste par terre.*) Par où faut-il que je m'y prenne? Oh! oh! que c'est lourd! je crois bien, c'est du fer; tiens, c'est singulier, ça me va... Est-ce étonnant, que l'armure d'un haut baron se trouve juste à la taille d'un vilain?... Oh! c'est inconcevable... Allons, allons, la dague au côté... bien... c'est dommage que je ne puisse pas me voir comme cela; c'est que je serais capable de me faire peur. Ma jaquette et mon bonnet sur ce rocher... ils pourront croire que je me suis noyé de désespoir, tant mieux... la cassette dans la mer... Là! maintenant, baissons la visière de mon casque, comme les chevaliers qui veulent rester inconnus... A présent, sauve qui peut... voilà mon cri de guerre, et tâchons de gagner les bois voisins... Ah! mon Dieu! qu'ai-je entendu... ils reviennent, je crois, cachons-nous!

SCÈNE V.

JOSCELIN, *derrière un arbre,* BOISGAILLARD, *arrivant à la nage.*

BOISGAILLARD, *encore dans l'eau.*

Ahye! ahye!... j'échappe à la mort!... grace à ce morceau de mât auquel je me suis cramponné!...

JOSCELIN, *regardant Boisgaillard qui se tire des flots avec peine, et s'assied sur la grève.*

Je me trompais... c'est un de ces malheureux qui ont fait naufrage... Si j'osais me montrer... j'irais à lui...

BOISGAILLARD.

Tâchons de reprendre un peu de forces pour aller chercher du secours... (*Il pousse quelques gémissemens douloureux.*) Ah!... ah!... ah!...

JOSCELIN.

Il me fait pitié!... j'ai envie de lui donner à boire un coup de ma gourde... mais... écoutons encore un peu ce qu'il dit.

BOISGAILLARD.

Où suis-je?... mon pilote m'assurait que nous étions tout près des rivages qui abordent mes domaines.. Voyons,

en m'orientant, si je ne reconnaîtrai pas sur quel point du Languedoc nous avons échoué. (*Il regarde.*)

JOSCELIN.

Ça m'a l'air d'un personnage plus considérable que je ne croyais... Ma foi, je ne me montre pas.

BOISGAILLARD.

Ah! ah! je ne me trompe point... je suis sur mes terres, ou du moins j'y touche... Oui, voilà mes limites... le poteau qui porte les armoiries de mon oncle, le comte de Vallombreuse... Donc là-bas, à droite, doit commencer ma baronnie de Boisgaillard. (*Il se lève et regarde.*)

JOSCELIN.

Quoi! c'est le baron de Boisgaillard qui était à la croisade, et qu'on dit si méchant! Vertu-Dieu!... il n'avait garde de se noyer, celui-là.

BOISGAILLARD.

C'est juste... me voilà près de chez moi... mais les forces me manquent pour m'y rendre... le froid dont mes membres sont pénétrés... la fatigue.., Eh!... que vois-je!... ô providence!... tu achèves mon salut... ce vêtement que le hasard me procure (*Il ramasse le pourpoint de Joscelin.*) va m'être bien utile, tout grossier qu'il est.

JOSCELIN.

C'est ça... il dit du mal de ma défroque... il est encore bien heureux de la trouver pourtant!

BOISGAILLARD, *se couvrant la tête du bonnet de Joscelin.*

Je suis mieux... mais... si épuisé par les efforts que j'ai faits, que je ne pourrai jamais me traîner à mon château... Si quelqu'un pouvait passer par ici!... (*d'une voix faible, appelant.*) Au secours!... au secours!...

JOSCELIN.

Il me fait mal... vrai!... et je vas m'exposer pour lui faire avaler une gorgée... Est-ce imprudent... est-ce bête de risquer de me faire reprendre!... Ah!... c'est égal... c'est plus fort que moi... je ne peux pas voir souffrir... (*Il sort de derrière son arbre en débouchant sa gourde.*) Pourvu seulement qu'on ne me mette pas à l'estrapade pour me récompenser de mon bon cœur!... Ah! mon Dieu!... voilà le bailli, il m'a vu.

SCÈNE VI.

JOSCELIN, *tremblant et n'osant ni avancer ni reculer*, BOISGAILLARD, *assis et à demi-couché sur un rocher, près de l'avant-scène*, GERFAUT, PAYSANS, HOMMES D'ARMES, GARDES-CHASSE.

GERFAUT.

Par ici! par ici! j'ai entendu crier au secours...

BOISGAILLARD.

Il était temps qu'on arrivât... je ne me soutiens plus. (*Il s'étend sur le rocher.*)

GERFAUT (*).

Oh! oh!... un homme d'armes!... (*Il se découvre.*) C'est lui sans doute qui vient de rosser ce manant qui jetait des cris... O, o, oh!... c'est bien mieux qu'un homme d'armes, ma foi!... c'est un chevalier vraiment!... Du respect, mes amis, rangez-vous de son passage... (*plus surpris.*) Eh! par Saint-Paul-des-Fenouillades!... que vois-je? qui viens-je de reconnaître?

JOSCELIN, *à part.*

Ahye! ahye! ahye!... il me reconnaît.

BOISGAILLARD, *d'une voix éteinte, et toujours adossé au rocher.*

Venez donc... à... mon secours!

GERFAUT, *à Boisgaillard, auquel il jette un coup d'œil sans se retourner.*

Un moment... je vais bien m'occuper de toi, pataud... quand je vois... quand je retrouve... le neveu du comte de Vallombreuse.

BOISGAILLARD, *les yeux presque fermés.*

Ah! ils me reconnaissent enfin! ah!...

(*Il se couche tout-à-fait.*)

GERFAUT.

Oui, voilà ses nobles armes: trois lions d'azur en champ d'or! Ah! mon illustre maître... quelle agréable surprise vous causerez à vos vassaux!... Qu'on publie cette bonne nouvelle dans tout le village... (*Geste d'inquiétude de Joscelin.*) Arrêtez, monseigneur n'approuve pas cet ordre.

JOSCELIN.

Courage, Joscelin!... mon costume te tire d'affaire... j'en profiterai.

(*) *Position des acteurs :* Joscelin, Gerfaut, Boisgaillard.

GERFAUT, *rapidement et d'un air empressé.*

Vous excuserez, mon illustre seigneur, si je ne vous fais pas un discours de réception... Si j'avais pu prévoir... mais à l'improviste... et puis la joie me trouble au point... Moi qui vous ai vu si petit!... vous n'aviez pas quinze ans, quand notre suzerain, le comte de Vallombreuse, votre oncle, vous emmena à la croisade... Vous promettiez beaucoup... vous pinciez, vous battiez tous vos serviteurs, vous étiez charmant... Comme vous voilà bel homme!... je vous ai reconnu tout de suite... à vos nobles armes surtout, trois lions d'azur... Je les ai toujours eu dans le cœur...

JOSCELIN, *à part.*

Il me faut pourtant lui dire un mot. (*haut.*) Bailli,... c'est bon. (*Le bailli salue profondément.*)

GERFAUT.

Mes enfans, fêtez le retour du neveu de votre suzerain. (*à demi-voix, à part.*) Et peut-être son héritier, car je crois que c'est son vaisseau qui a péri tout à l'heure... Dites avec moi : vive le sire de Boisgaillard !

LES VALETS *et* LES VILLAGEOIS.

Vive le sire de Boisgaillard!

BOISGAILLARD, *d'une voix dolente, et relevant la tête avec peine.*

Oui... vive Boisgaillard!... en attendant, on le laisse mourir... Eh! pour l'amour de Dieu!... un peu moins d'honneur... et une goutte de vin!

GERFAUT, *brusquement, se retournant.*

Qu'est-ce qu'il dit celui-là?

(*Les paysans font remarquer au bailli le costume de Boisgaillard.*)

Eh! eh! eh!... vous avez raison, mes amis... haut de chausses brun, jaquette bleue... c'est juste... je suis charmé de cet heureux accident. (*d'un ton flatteur.*) Monseigneur, il est bien agréable pour moi, au moment où vous revenez dans votre baronnie, que vous trouviez vos vassaux et votre justicier occupés à rendre service au comte de Vallombreuse, votre oncle et notre suzerain. Sur l'avis de son sénéchal, nous etions a la poursuite de l'un de ses manans qui s'est enfui de ses domaines... pour un chagrin d'amour... or, (*souriant.*) il n'y a chagrin d'amour qui tienne quand il s'agit du pouvoir... et j'ai le plaisir, monseigneur, de vous faire assister à sa capture... Eh! eh! eh!... (*à demi-voix, aux valets.*) qu'on lui mette les fers!..

(*haut et souriant toujours.*) Le voilà : c'est un nommé Joscelin que je n'ai jamais vu, mais dont j'avais le signalement... (*souriant.*) on en fera ce que voudra monseigneur !

JOSCELIN.

Donnez-lui d'abord un peu du contenu de cette gourde... et emmenez-le d'ici... traitez-le doucement, point de cela. (*Il montre les fers.*)

GERFAUT.

Monseigeur veut qu'il s'éloigne... il suffit. Vous avez entendu?... traitez-le doucement... ou je vous fais donner cent coups de gaules à chacun. (*à Boisgaillard.*) Rassure-toi, coquin... tu es bien heureux d'en être quitte à si bon marché.... bois... et va-t-en !

BOISGAILLARD, *pouvant à peine articuler.*

Mais... un moment.... écoutez...

ANSELME, *vieux paysan, au bailli.*

Messire, il est incapable de marcher, avant d'avoir repris des forces.

JOSCELIN, *à part.*

Ahye !... va-t-il rester là?

GERFAUT, *voyant l'impatience de Joscelin.*

Eh bien ! qu'on l'entraîne, qu'on l'emporte !... dépêchons... cela contrarie monseigneur.

BOISGAILLARD, *pendant qu'on l'emporte.*

Mais... pour qui me prend-on ?... écoutez...

SCÈNE VII.

JOSCELIN, *seul tandis que* GERFAUT *accompagne jusqu'à la coulisse ceux qui emportent Boisgaillard.*

JOSCELIN.

Quel bonheur qu'il ne m'ait jamais vu, et que le sire de Boisgaillard s'en soit allé si jeune, qu'on ne se souvienne plus de sa figure !... la méprise ne peut durer long-temps... il faut penser à m'échapper.

GERFAUT, *en revenant, à part à lui-même.*

Qu'est-ce qu'il dit ? qu'est-ce qu'il marmotte? il soutient qu'il est notre maître à tous... ah ! ah ! ah ! il a donc l'envie que je le fasse pendre... ah ! ah ! ah ! — Votre intention est remplie... monseigneur n'a plus rien à m'ordonner... va-t-il se rendre à son château ?

JOSCELIN, *vivement.*

Non, bailli... je n'aime point à me trouver... entre quatre murs.

GERFAUT, *saluant.*

L'habitude des camps !

JOSCELIN.

Je veux rester ici... s'il vous plaît.

GERFAUT.

S'il me plaît !... mon noble maître se moque de son serviteur... il n'a qu'à vouloir.

JOSCELIN.

Eh bien ! je veux être seul, si c'est possible, à l'instant même.

GERFAUT, *faisant quelques pas vers les serviteurs qui attendent.*

Oui, monseigneur... je vais éloigner cette valetaille... mais (*Il revient.*) puisque mon noble baron s'arrête en ce lieu jusqu'à ce soir seulement, sans doute...

JOSCELIN.

Oui.

GERFAUT, *d'un air flatteur.*

J'y vais faire dresser une tente... monseigneur sera comme à la guerre.

JOSCELIN, *dissimulant son impatience.*

Soit... bailli... allez vite...

GERFAUT, *revenant encore.*

Ah !... j'allais oublier... monseigneur doit avoir besoin de se rafraîchir... et comme j'envoie à Boisgaillard...

JOSCELIN.

Grand besoin, bailli. (*à part.*) Il ne s'en ira pas.

GERFAUT, *aux gens de sa suite.*

Courez et rapportez ce que vous trouverez de meilleur à l'office... (*Les valets partent.*) Ah !... nous voila seuls !... j'espère que le baron de Boisgaillard ne me refusera pas le bonheur de contempler ses traits chéris ?

JOSCELIN, *à part.*

Voilà ce que je craignais... c'est égal... de la hardiesse... je lui dirai que la guerre et mon séjour en Palestine ont changé mon visage (*Il lève sa visière et dit d'un air de fierté, mais en tremblant.*) Bonjour, bailli.

GERFAUT, *reculant de surprise.*

Ah !... monseigneur... quelle faveur !... c'est singulier !..

JOSCELIN, *inquiet.*

Quoi donc?

GERFAUT.

Votre air... de famille, monseigneur...

JOSCELIN.

Mon air de famille?

GERFAUT.

Oui, c'est frappant... je crois voir le portrait de votre grand-père...dans sa jeunesse.(*à part.*) Le diable m'emporte s'il est vrai, par exemple,... et sans le costume,... enfin on n'est pas obligé de ressembler à son père... et puis... les trois lions d'azur y sont... et ceux-là se ressemblent toujours de père en fils.

JOSCELIN.

Qu'est-ce que j'entends, bailli?

GERFAUT.

Ce sont nos villageois.

SCENE VIII.

(*On voit arriver au fond quelques villageois et villageoises, Guillemette au milieu d'eux. On dresse la tente tout-à-fait à gauche sur le premier plan. Joscelin d'un air inquiet abaisse sa visière, et Gerfaut, qui s'aperçoit de sa mauvaise humeur, dit aux paysans.*)

GERFAUT.

Dressez la tente et retirez-vous à l'instant, car je crois deviner l'intention de notre illustre maître. (*d'un ton flatteur.*) Mais... il aura de la peine à se dérober aux témoignages d'amour de ses vassaux, on sait déjà son arrivée dans les deux villages... les bonnes nouvelles se répandent si vite!

GUILLEMETTE.

Puisqu'on dit que le seigneur de Boisgaillard est revenu, je veux me jeter à ses pieds... pour lui demander la grace de Joscelin et sa protection contre Gerfaut.

GERFAUT, *apercevant Guillemette.*

Au diable la curiosité... qui amène ici déjà la plus jolie fille du canton!... notre baron ne veut voir personne.

GUILLEMETTE.

J'ai une grace à lui demander. (*appelant.*) Monseigneur! monseigneur!

JOSCELIN, *à part.*

Guillemette!... tâchons de ne pas laisser voir l'embarras où je suis... si elle me reconnaît devant le bailli... je suis perdu.

GERFAUT, *à Joscelin.*

Monseigneur, c'est...c'est une fillette de vos domaines... c'est... c'est ma future. (*à Guillemette.*) Malheur à vous si vous dites le contraire!

JOSCELIN, *à part.*

La bonne idée! (*tirant à part le bailli.*) Ah! ah! c'est une fillette de ma baronnie, que vous voulez épouser, Gerfaut?

GERFAUT.

Sauf votre bon plaisir, mon gracieux seigneur et maître!

JOSCELIN, *toujours bas.*

Elle vous aime probablement?

GERFAUT.

Si elle m'aime?... Elle a peut-être trop de timidité pour en convenir en ma présence... mais...

JOSCELIN.

Eh bien! laissez-moi l'entendre seul... allez, bailli...

GERFAUT, *à demi-voix.*

Mais, monseigneur... je ne pense pas... que... il est des droits... certains droits... que votre oncle le comte de Vallombreuse, votre suzerain, a daigné abolir en partant pour la Terre-Sainte...

JOSCELIN, *de même.*

Ah!... c'est qu'il n'en pouvait pas profiter pendant son voyage, allez, bailli... je vous l'ordonne.

GERFAUT, *à part.*

Ah! mon Dieu!... ne nous écartons pas, et ne les perdons pas de vue.

(*Il s'éloigne et se tient au milieu des arbres et des rochers qui sont sur le rivage de manière à voir ce qui se passe sur l'avant-scène.*)

SCÈNE IX.

JOSCELIN, GUILLEMETTE.

JOSCELIN.

Je tremble de joie! (*Il fait signe à Guillemette d'approcher.*)

GUILLEMETTE.

On le dit méchant... n'importe... essayons de l'attendrir... grace, grace, mon noble sire, pour un pauvre jeune homme qu'on vient d'arrêter et qui s'est rendu coupable envers vous, par amour pour moi! (*Joscelin la relève.*) Hélas! je suis la seule cause de sa faute, nous voulions nous enfuir ensemble... parce que le bailli... ah! monseigneur... ayez pitié de nous!

(*Elle veut se remettre aux pieds de Joscelin qui lui prend la main.*)

JOSCELIN.

Rassurez-vous, ma belle enfant.

GUILLEMETTE.

Oh! qu'il a la voix douce!... je crois que je n'ai plus peur de lui.

JOSCELIN.

Parlez sans crainte... vous aimez donc bien ce jeune villageois que le bailli poursuivait?

GUILLEMETTE.

Oui, mon beau seigneur.

JOSCELIN.

Mais le bailli est plus riche, plus puissant, il devrait avoir la préférence.

GUILLEMETTE.

Oh! noble preux! vous ne le pensez pas?

JOSCELIN.

Vous avez raison... vous n'épouserez pas Gerfaut, je l'espère.

GUILLEMETTE.

Ah! monseigneur que vous êtes bon!

(*Elle retire sa main que Joscelin veut prendre.*)

JOSCELIN.

Ne tremblez donc pas... est-ce que vous n'avez pas confiance en moi?

GUILLEMETTE.

Oh! si fait, monseigneur, je ne puis vous dire combien vous me rendez heureuse... Je croyais que je n'oserais pas ouvrir la bouche devant vous, et maintenant... que vous me parlez avec tant de bonté... il me semble que je vous connais depuis long-temps... et que j'ai déjà entendu votre voix... elle me fait battre le cœur sans que je sache pourquoi.

JOSCELIN.

Guillemette, je me charge de votre bonheur... je connais un homme qui vous aime... et maintenant... cet homme n'est pas loin de vous.

GUILLEMETTE, *les mains jointes.*

Mon Dieu, je tremble! que voulez-vous de votre servante? (*Ici le bailli avance doucement avec un air de crainte jalouse.*) Monseigneur, j'ai donné mon cœur... il est à ce pauvre Joscelin et pour la vie!

JOSCELIN, *levant sa visière.*

Et pour la vie, Joscelin est à toi.

GUILLEMETTE.

Ah! (*Elle se jette dans ses bras.*) mon ami!...

JOSCELIN.

Silence!...

GERFAUT, *criant.*

Monseigneur! monseigneur! (*à part.*) ouf!... il était temps, ma foi... oh! il rétablira les droits, c'est sûr... (*haut.*) Monseigneur n'a-t-il pas appelé.

JOSCELIN, *très simplement.*

Non, bailli, je n'ai point appelé!

GUILLEMETTE, *avec malice.*

Monseigneur n'a point appelé.

GERFAUT.

Ah! je l'ai cru. (*à part.*) Coquette! vaniteuse!

JOSCELIN.

Je vous ai dit, bailli, que je ne voulais point être interrompu... retirez-vous.

GERFAUT.

(*à Guillemette.*) Allons, retirez-vous, vous entendez que monseigneur veut être seul.

JOSCELIN.

Seul avec cette jeune fille.

GERFAUT.

J'obéis. (*à part.*) Oh! si je ne lui donne pas de l'occupation... ma foi!... oui, ce moyen doit réussir. (*Il tire un sac de cuir de dessous son pourpoint.*) Monseigneur! (*Il soupire.*) J'avais oublié une chose essentielle, c'est de vous remettre ce sac plein d'argent, ce sont les redevances de vos vassaux pour le mois... nous allons compter...

JOSCELIN.

Je le compterai bien sans vous... donnez... ce sont les

économies que vous avez dû faire pendant mon absence, que nous compterons ensemble.

GERFAUT.

Il n'y a pas beaucoup d'économies, monseigneur.

JOSCELIN.

Comment?... vous avez abattu une forêt... et depuis six ans vous avez eu des récoltes superbes.

GERFAUT, *à part.*

Oh! c'est cette petite scélerate de Guillemette qui lui aura raconté tout cela. (*haut.*) Les récoltes... oui, monseigneur... mais les villageois sont très pauvres, à cause des corvées.

JOSCELIN.

Pourquoi les en accablez-vous?

GERFAUT.

C'est par zèle; et puis, il y a beaucoup de paysans vieux et infirmes, qui ne peuvent plus travailler... et n'ont pas même de quoi vivre.

JOSCELIN.

Eh bien! portez-leur cet argent.

GUILLEMETTE, *bas.*

Ne le rends pas... il ne leur donnera rien.

GERFAUT, *tendant la main.*

Cet argent... oui, mon baron... je le distribuerai...

JOSCELIN.

Non... pas vous...

GUILLEMETTE.

Ce vieillard qui connaît tous les pauvres du village...

JOSCELIN.

Fais-le venir... Attends, il n'est peut-être pas si bête que le bailli. (*Il baisse sa visière.*)

GUILLEMETTE, *appelant dans la coulisse.*

Père Anselme, approchez, monseigneur veut vous charger de répandre ses bienfaits... Quels sont les plus à plaindre du canton?

ANSELME, *arrivant suivi de quelques villageois qui restent au fond.*

Ah! il y en a à choisir!... d'abord, cette vieille bonne femme, dont la chaumière a été brûlée... et cette autre dont le troupeau a été entraîné par le torrent.

JOSCELIN, *prenant dans le sac deux poignées d'argent.*

Voici pour elles!

ANSELME.

Oh, bon Dieu! merci, mon généreux seigneur!

JOSCELIN.

Après?

ANSELME.

Après... y en a tant d'autres...

JOSCELIN, *lui donnant le sac.*

Alors... tiens, tu leur distribueras ce qui reste dans ce sac... va vite... ils n'ont pas le temps d'attendre, (*à part.*) ni moi non plus.

ANSELME.

Que le ciel vous conserve et vous récompense!... J'y cours, monseigneur.

GERFAUT, *à part.*

Quelle prodigalité! on dirait que ça ne lui coûte rien.

JOSCELIN.

Écoutez à présent, bailli... je veux que les terres des pauvres gens qui ont souffert de la grêle soient ensemencées à mes frais... je veux que l'on abandonne les corvées. (*à Guillemette, bas.*) Qu'est-ce qu'il faut encore? dis?... (*Elle semble lui parler bas, et Joscelin continue haut.*) Que l'on relève le pont du village... qu'on répare le moulin, la fontaine, les chemins... enfin, que tous les habitans soient traités avec bonté!

GERFAUT, *surpris.*

Avec bonté?... (*à part.*) c'est absurde. (*haut.*) Oui, monseigneur.

JOSCELIN.

Allez, sans retard... Eh bien?

GERFAUT, *cherchant un nouveau prétexte pour rester.*

Il n'en démordra pas; c'est que je... c'est que... j'ai encore... Pardon de vous déranger pour si peu.

JOSCELIN.

Quoi donc?

GERFAUT.

Un homme à pendre... je suis forcé de requérir l'agrément de monseigneur pour cela... Où pendra-t-on le vilain?

JOSCELIN, *vivement.*

Doucement... ne pendons personne... Je veux d'abord l'interroger moi-même... Et qu'a-t-il fait ce malheureux?

GERFAUT.

Oh! monseigneur, il a fait un crime... il a la hardiesse de soutenir qu'il est lui-même le baron de Boisgaillard!

JOSCELIN, *faisant un soubresaut.*

Ah!... Comment! il a la hardiesse de soutenir cela?... Et qu'est-ce qu'il dit pour le prouver?

GERFAUT.

Oh!.. rien qui vaille, monseigneur... il donne sa parole, il crie, il jure, il pleure, il menace... il veut vous voir... Je pense qu'il est fou.

JOSCELIN.

Vous pensez cela, bailli?

GERFAUT.

Sans doute... vouloir me persuader, à moi, que c'est lui qui est mon noble maître... s'imaginer que j'irai confondre un manant sans souliers et presque sans vêtement, avec vous, monseigneur, qui avez votre belle armure d'acier poli! Oh! oh!... il y a trop loin de la blouse d'un vilain à l'écu d'or qui porte les armes éclatantes de l'illustre maison des Boisgaillards!... Trois lions d'azur!...

JOSCELIN.

C'est bien, c'est bien; à la bonne heure, bailli... je suis content de vous... Allez-vous-en!... Justement, voici les provisions que j'attendais. (*Deux valets posent un plateau garni sur la table qu'on a mise sous la tente et s'en vont.*) Restez, jeune fille, vous me servirez à table... Au revoir, bailli.

GERFAUT.

(*à part.*) Décidément... je ne l'échapperai pas. (*Il rencontre le regard de Joscelin, qui lui fait un geste impératif.*) Bon appétit, monseigneur!... (*Il soupire.*)

JOSCELIN.

Merci, bailli. (*Il fait quelques pas vers la tente où Guillemette est déjà occupée à couvrir la table.*)

GERFAUT.

Allons. (*Il part et s'arrête brusquement.*) (*à part.*) Ah! Dieu soit béni!... Par bonheur... voici encore une ressource pour le tenir à jeun un moment de plus... (*haut.*) Monseigneur, (*Geste de colère de Joscelin.*) excusez... ce n'est pas moi qui viens vous interrompre... c'est ce malotru qu'on amène et que vous voulez interroger, m'avez-vous dit, avant qu'on ne le...

JOSCELIN, *vivement.*

Oui, oui, certainement, bailli... Vous avez raison, il faut bien que je l'entende; (*à part.*) et je voudrais bien en être quitte.

GERFAUT.

(*à part*) Bon : c'est toujours cela de gagné! (*haut.*) Il suffit, monseigneur. (*à l'escorte qui amène Boisgaillard.*) Avancez, vous autres! amenez l'homme!

SCÈNE X.

JOSCELIN, GERFAUT, BOISGAILLARD; *il est conduit par deux hommes d'armes.*

GERFAUT.

Approche... et demande pardon à ton seigneur et maître! dépêche! ou nous allons recommencer. (*Boisgaillard semble fort courroucé, mais il se contient.*) Il n'ose parler, parce qu'on le bat chaque fois qu'il se permet de dire... (*mouvement violent de Boisgaillard. Les deux hommes qui le suivent lèvent leurs armes.*)

JOSCELIN.

Arrêtez! je ne veux pas qu'on le frappe.

GERFAUT *aux valets.*

Tout à l'heure, mes enfans...

BOISGAILLARD, *regardant fièrement Joscelin, en croisant les bras.*

Je suis donc devant le sire de Boisgaillard! je suis bien aise de le voir en face.

GUILLEMETTE, *bas à Joscelin.*

Ne te laisse pas intimider.

JOSCELIN, *en tremblant.*

Non... mais... comme il me regarde!

GUILLEMETTE, *feignant du courage.*

Monseigneur dit qu'il a pitié de toi, malheureux, sans cela il aurait déjà fait punir ton insolence.

JOSCELIN.

Il est vrai. (*à Gerfaut.*) Laissez-moi seul avec lui, bailli, je veux interroger ce... pauvre insensé.

GERFAUT, *aux valets et aux hommes d'armes.*

On ne le pendra que dans un quart-d'heure... Mais avant de nous éloigner, il faut mettre ce manant dans la posture qui lui convient devant son seigneur; à genoux! (*Boisgaillard hésite et s'agenouille quand il voit les hommes armés qui s'avancent; le bailli s'éloigne au fond avec eux; Boisgaillard est à genoux; Joscelin debout, le poing sur la hanche avec fierté.*)

BOISGAILLARD, *avant de parler, jette un coup d'œil sur le bailli et ses gens, et s'apercevant qu'on le surveille, il s'incline humblement devant Joscelin et lui dit à demi-voix, avec fureur :*

Misérable coquin! si tu savais le supplice que je te réserve, tu frémirais jusqu'à la moelle de tes os! (*Il s'incline de nouveau en joignant les mains.*)

JOSCELIN, *d'une voix tremblante, mais affectant l'attitude la plus hautaine.*

Ayez pitié de moi, monseigneur, je ne cherche qu'à sauver ma vie.

BOISGAILLARD, *même jeu de scène.*

Je veux te faire écorcher tout vif.

JOSCELIN, *de même.*

Hélas, mon Dieu! je ne vous ai point fait de mal, je ne veux point vous en faire.

GERFAUT, *s'avançant à droite et observant.*

Comme il est facile de reconnaître l'homme qui est né d'un sang illustre! on ne peut pas s'y tromper! (*Il retourne au fond.*

BOISGAILLARD.

Avoue que tu n'es qu'un imposteur.

JOSCELIN.

Me ferez-vous grace?

BOISGAILLARD.

Non.

JOSCELIN.

Merci, monseigneur, je n'avoue rien.

BOISGAILLARD.

Tu n'avoues rien?... attends. (*Il fait un mouvement de colère et veut se relever, le bailli fait un pas vers lui, aussitôt Boisgaillard se modère subitement en disant à part.*) Les imbéciles qui sont là-bas m'assommeraient par respect pour mon armure, et par malheur, ce n'est pas moi qui la porte.

GUILLEMETTE, *bas.*

Tiens-toi ferme.. menace-le à ton tour.

BOISGAILLARD.

Tu oses me refuser?

GUILLEMETTE, *soufflant.*

Oui, je te refuse.

JOSCELIN.

Oui, monseigneur, je vous demande cette permission-là.

BOISGAILLARD.

Quoi donc?... vassal ou serf, qui que tu sois! prétends-tu garder mon nom? tu ne le peux pas.

GUILLEMETTE, *de même.*

Si fait, je n'ai qu'à te faire pendre.

JOSCELIN.

Je pourrais bien, si je voulais...

BOISGAILLARD.

Heim?

JOSCELIN.

Vous punir d'être si méchant.

BOISGAILLARD.

Mais, double vilain! tu sais bien que tu n'es pas né suzerain, c'est un coup de la Providence.

JOSCELIN.

J'en conviens... si jamais prince ou seigneur régna par la grace de Dieu... c'est bien moi!

BOISGAILLARD.

Toi!... tu es baron par la grace de Dieu?

JOSCELIN.

Et de qui donc?... écoutez, monseigneur, le ciel est pour tous... le hasard vous a fait naître avec une couronne de haut baron, il y a vingt-cinq ans... c'est le hasard aussi qui m'a fait le même présent, il y a vingt-cinq minutes. Voilà toute la différence... vous avez abusé quelquefois de votre position peut-être... pardonnez-moi de m'en servir au moins pour sauver mes jours! et je vous la restitue.

GUILLEMETTE, *bas.*

Il se consulte.

BOISGAILLARD.

Je... je... te pardonnerai quand tu m'auras fais reconnaître.

GUILLEMETTE, *de même.*

Prends garde.

JOSCELIN.

Cela ne me suffit pas... vous êtes vindicatif.

BOISGAILLARD, *avec une fureur concentrée.*

Je promets... de te laisser la vie... et même de t'enrichir... j'en jure par tous les saints!

GUILLEMETTE, *toujours bas.*

Attends... qu'il en donne sa parole de chevalier!

JOSCELIN.

Votre parole de chevalier, monseigneur?

BOISGAILLARD, *éclatant.*

Ma parole de chevalier?... jamais celle-là! (*à part.*) Je ne pourais la racheter comme l'autre en bâtissant quelque chapelle. (*haut.*) Ma parole de chevalier? chien maudit! je pourrais te la donner de te faire expirer à l'estrapade ou rôtir à petit feu!

(*Il se lève avec fureur. Le bailli accourt avec les valets et les hommes d'armes.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, GERFAUT, *le saisissant.*

GERFAUT,

Oh! oh! est-ce un accès de frénésie?

JOSCELIN.

Que répondre?... je ne puis pourtant pas le faire tuer.

GUILLEMETTE.

Remets la condamnation... nous aurons le temps de nous enfuir.

JOSCELIN.

Soit... Gerfaut, emmenez le coupable, je prononcerai son arrêt après mon dîner.

GERFAUT.

Allons, allons, marche!

BOISGAILLARD.

Misérable canaille! comme je vous mâterai, quand je serai reconnu pour maître!

TOUS LES VALETS, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! il est fou! (*On l'entraîne.*)

SCÈNE XII.

JOSCELIN, GUILLEMETTE.

GUILLEMETTE, *vivement.*

Mon ami, pas un instant à perdre... partons, profitons du moment où nous sommes seuls.

JOSCELIN.

Tu as raison... ma barque est toujours près d'ici, bien cachée, et le temps commence à s'éclaircir.

GUILLEMETTE.

Viens.

JOSCELIN, *l'arrêtant.*

Mais si je m'en vais avec le costume du baron, on fera attention à notre départ... ils vont me suivre pour me faire honneur.

GUILLEMETTE.

J'y pensais... c'est embarrassant... Attends, j'imagine un moyen qui nous laissera le temps nécessaire pour nous éloigner, sans qu'on te croie parti.

JOSCELIN.

Quel moyen ? parle.

GUILLEMETTE.

Écoute : tu as dû voir dans la grande salle de Vallombreuse plusieurs vieilles armures complètes de chevalier?

JOSCELIN.

Certainement... c'est moi qui en ôtais la poussière et les toiles d'araignées.

GUILLEMETTE.

Bon... alors tu as remarqué sans doute que toutes les pièces de ces armures s'ajustent ensemble si bien, qu'on dirait des hommes véritables... surtout quand le casque est fermé?

JOSCELIN.

Je l'ai si bien remarqué, qu'elles m'en faisaient peur au commencement... Les unes sont debout, les autres assises ou bien à genoux... ça sert d'ornement.

GUILLEMETTE.

Sais-tu ce qu'il faut faire?

JOSCELIN.

Voyons.

GUILLEMETTE.

Il faut détacher tout cet attirail... et en rajuster toutes les pièces, comme celles que tu connais... Nous laisserons cette enveloppe de fer à côté de la table.

JOSCELIN.

J'entends... et quand on découvrira la ruse, nous serons loin... Je vais bien vite me déférailler... (*Il ôte son casque en parlant et commence à se désarmer.*) et reconstruire la carcasse de suzerain, en acier doré, qui leur suffit pour idole. Ce sera bien fait... va !

GUILLEMETTE.

Rentre dans la tente... je vais en baisser le rideau, afin que si quelqu'un par hasard...

JOSCELIN.

Bien.

GUILLEMETTE.

Justement... voilà Gerfaut avec un villageois... défends-lui d'entrer... autrement...

JOSCELIN.

Sois tranquille. (*Elle baisse le rideau de la tente et reste en dehors.*)

SCÈNE XIII.

GUILLEMETTE, GERFAUT, *suivi d'*ANSELME, JOSSELIN *dans la tente.*

GERFAUT, *avec joie.*

Comment... Guillemette!... est-ce que par bonheur monseigneur...

GUILLEMETTE, *d'un air indifférent.*

Monseigneur avait une si grande soif qu'en se mettant à table il a vidé trois flacons sans s'arrêter, et maintenant... il dort.

GERFAUT.

Quoi... il s'est endormi tout de suite?

GUILLEMETTE.

Tout de suite... il n'a eu que le temps d'appeler un villageois auquel il a donné l'ordre d'aller lui pêcher un plat de poisson... parce qu'aujourd'hui... c'est un jour maigre... et qu'en revenant de la Terre-Sainte... vous sentez, messire?...

GERFAUT.

A merveille... (*ruminant à part.*) On n'y comprend rien. Comment, de la sobriété... de l'humanité... peut-être même de la continence!... mais ce n'est pas naturel... un haut baron!... Oh! il aura fait quelque énorme péché qui lui pèse sur la conscience... c'est un vœu, sans doute...

JOSCELIN, *de l'intérieur de la tente.*

Qu'on appelle le bailli!

GERFAUT.

(*Il s'approche vivement.*) Me voici, monseigneur.

JOSCELIN.

Je vous défends d'entrer.

GERFAUT.

Non, monseigneur. (*Il recule.*)

JOSCELIN.

Allez chercher le prisonnier... le serf fugitif, afin que je prononce son arrêt, s'il persiste dans son audace.

GERFAUT.

Oui, monseigneur, il persiste... il est d'une effronterie... c'est inconcevable. Au reste, j'ai fait mon devoir... la potence est toute prête... et dès que vous aurez eu la bonté de prononcer la sentence... je vais le faire venir. (*à Anselme.*) Toi, reste là, pour voir si la petite entrera dans la tente. (*Il sort.*)

ANSELME.

Oui, messire.

SCÈNE XIV.

GUILLEMETTE, JOSCELIN, ANSELME.

GUILLEMETTE, *agitant la toile du rideau de la tente pour appeler Joscelin.*

Allons, il est temps!... Pourvu que cet homme ne se doute de rien!

JOSCELIN, *sortant de la tente; il n'a pour tout vêtement qu'un haut-de-chausses et une chemise.*

Me voilà!... partons.

ANSELME.

Tiens... il y avait donc un villageois dans la tente de monseigneur?

GUILLEMETTE.

Il faut bien le croire, puisqu'il en sort.

ANSELME.

C'est juste... ah! c'est peut-être le pêcheur qu'il a demandé?

JOSCELIN, *à qui Guillemette fait un signe.*

Voulez-vous venir voir si je ferai une bonne pêche pour notre baron, la fillette?

GUILLEMETTE.

Volontiers.

ANSELME.

La mer est encore un peu méchante... je ne vous conseille pas d'y aller, mon enfant.

GUILLEMETTE, *d'un air décidé.*

Oh! avec lui je n'ai pas peur de me noyer.

JOSCELIN *à part, avec terreur.*

Ahye!... le vent me souffle au visage!... il vient du

large... j'ai bien peur que nous ne puissions pas quitter la côte.

GUILLEMETTE.

Est-ce que tu hésites ?

JOSCELIN.

Non. (*à part.*) Être heureux ou mourir! (*haut.*) A la garde du ciel et de l'amour!... viens. (*Ils courent ensemble vers le rivage; on les perd de vue dans les arbres et les rochers qui le bordent.*)

SCÈNE XV.

ANSELME, *seul.*

Ne vous exposez pas trop, toujours, entendez-vous!... la vie d'un homme pour un plat de poisson... c'est un peu trop cher... Je suis bien sûr que si notre jeune baron, qui est un si digne homme, savait que la mer est encore aussi haute, il n'aurait pas... (*On voit pendant la fin de ce monologue arriver Boisgaillard.*)

SCÈNE XVI.

GERFAUT, BOISGAILLARD, HOMMES D'ARMES, ANSELME.

GERFAUT.

Fais ta prière au bon Dieu et à ton saint patron, car tu n'as plus que quelques minutes à vivre... monseigneur l'a dit.

BOISGAILLARD.

Comment, il a osé!...

GERFAUT.

Il se gênerait pour cela peut-être!... Je vais savoir si... (*Il va à la tente et l'ouvre : on voit l'armure arrangée et offrant l'aspect d'un chevalier assis derrière la table, la tête est appuyée sur son bras accoudé; il laisse retomber le rideau.*) Monseigneur s'est r'endormi!... troublerai-je son repos?... Pas si fou!... il pourrait se fâcher... et...

BOISGAILLARD.

Dépêchons donc, que je parle une dernière fois à... votre maître...

GERFAUT, *revenant à Boisgaillard.*

Silence! il sommeille.

BOISGAILLARD.

Que m'importe?

GERFAUT.

Insensé! réveiller le lion qui dort... au reste, qu'il se fasse assommer, j'en serai quitte!... (*allant ouvrir la tente.*) A tes risques et périls, va donc... puisque tu le veux... et du diable si j'assiste à la conférence... Retirons-nous un peu l'écart, mes amis. (*Ils redescendent vers le rivage, on cesse de les voir.*)

BOISGAILLARD, *à part.*

D'abord, tâchons de me modérer... (*haut.*) Tu me revois encore en ta présence, vil imposteur!... (*à part.*) Il ne daigne pas seulement tourner la tête... Prenons-le par la cupidité. (*haut.*) Je t'offre ma parole de chevalier... non de te reconnaître pour le sire de Boisgaillard, au moins, car alors je mériterais de perdre mon titre... mais je t'offre, écoute bien... cent marcs d'argent, pour t'en aller où tu voudras, avec la vie sauve!... (*à part.*) Il ne répond pas... quel mépris!... (*haut.*) Que veux-tu donc? ma place? mon rang?... Tu as risqué ta vie pour t'en emparer... tu as peut-être du courage! Eh bien, voyons... essaie de la gagner l'épée à la main... Fais-moi donner l'armure d'un de tes écuyers... ou plutôt d'un des miens. Comment, à cette offre, tu te tais!... Ah! ce n'est plus dédain, c'est lâcheté! double couard!... vassal! serf! esclave!... moins que rien!... Par le ciel et l'enfer, je te défie! et je t'attaquerai nu comme je le suis!... il faut que tu me répondes; (*Il se jette sur l'armure qu'il paraît saisir rudement et dont le casque lui reste dans la main.*) Ah! c'est une armure vide; le larron s'est enfui... Eh! vite, reprenons notre bien! ô mon beau casque de Tolède, (*Il le baise.*) je te retrouve donc! et toi, ma bonne épée, qui a tué soixante-trois Sarrasins, reviens dans la main de ton maître; (*Il la tire à demi et l'examine.*) tu aurais bien souffert n'est-ce pas, de sentir ta lame tant luisante, se rouiller sans coup férir sur la hanche d'un vassal felon. (*Il la baise et la serre contre sa poitrine.*) Va, va, mignonne! nous te rendrons ton lustre et ton honneur, j'en jure par le signe sacré qui te sert de garde, (*Il s'incline dévotement devant la croix qui fait la poignée de son épée.*) et qui m'a sauvé sans doute!... Fermons la tente pour qu'on ne me voie pas opérer ma métamorphose. (*Il ferme la tente.*)

GERFAUT, *revenant à Anselme.*

Vous dites que cette barque, à la voile là-bas, est celle d'un pêcheur?

ANSELME.

Oui messire.

GERFAUT.

Vous en êtes sûr?

ANSELME.

Très sûr, messire, c'est monseigneur lui-même qui l'a envoyée.

GERFAUT, *regardant.*

C'est que... ces gens-là n'ont pas du tout l'air de pêcher : on dirait qu'ils font tous leurs efforts pour gagner les côtes de Provence... Il faut que j'en parle à monseigneur... (*Il va du côté de la tente dont il s'approche lentement et à pas comptés... Il écoute pendant un instant puis il dit :*) Dort-il encore? je n'entends rien... ah! si!... Paix! j'ai entendu un bruit d'armes dans la tente qu'il a fermée... peut-être s'amuse-t-il à pourfendre l'imbécile qui l'a réveillé en sursaut!... En tout cas... je n'irai pas m'en assurer... la prudence veut que...*

BOISGAILLARD, *de l'intérieur.*

Bailli!

GERFAUT.

Il m'appelle... plaît-il, monseigneur! (*à part.*) Comme sa voix est altérée!... c'est la colère, sans doute?

BOISGAILLARD.

Bailli! bailli!...

GERFAUT.

Me voilà, mon noble sire! (*à part.*) je tremble!

BOISGAILLARD, *haut.*

Venez prendre mes ordres. (*Il détourne le rideau de la tente, il lève sa visière, il est armé.*)

GERFAUT.

Oui, monseigneur... ahye! (*à part.*) ce n'est plus lui.

BOISGAILLARD.

Qu'avez-vous donc, notre justicier?

GERFAUT, *cherchant à se remettre.*

C'est que j'ai... c'est que j'ai cru... Ah! mon Dieu! lequel?

BOISGAILLARD, *avançant sur lui.*

Parlez donc, Gerfaut, est-ce que vous ne reconnaissez pas votre maître?

(*) Tout ce que dit ici le bailli doit être joué en prenant du temps et en mettant un peu de pantomime dans les intervalles marqués par des points.

GERFAUT.

Qui? moi!... je le reconnaîtrais entre mille, et même la visière basse. Voilà bien les trois lions d'azur!... ceux-là ne changent jamais! ce sont de ces figures qui ne s'oublient pas, et pour lesquelles mon dévouement...

BOISGAILLARD, *avec impatience.*

A la bonne heure... et le serf, le villageois, que vous vouliez pendre, bailli? vous n'y pensez plus?

GERFAUT.

Le villageois! (*à part.*) oh! quelle faute! (*haut.*) Ce villageois que... je poursuivais, monseigneur?... ce villageois (*souriant d'un air flatteur.*) est un... un homme... qui... je crois, n'est nullement coupable.

BOISGAILLARD, *en colère.*

Comment?...

GERFAUT, *embarrassé, et cherchant à deviner l'intention de Boisgaillard.*

Je veux dire qu'il mérite... il mérite qu'on le traite... qu'on le traite absolument... comme monseigneur voudra!

BOISGAILLARD.

Courez, cherchez; il vient de s'enfuir: qu'on l'atteigne, et qu'il meure!

GERFAUT.

Ah! oui, le misérable! il mourra, monseigneur, il mourra, et je vois maintenant, c'est lui qui s'est embarqué sous prétexte d'aller à la pêche.

BOISGAILLARD.

Embarqué? qu'on le poursuive!

GERFAUT.

Oui, monseigneur.

BOISGAILLARD.

Prenez dix rameurs.

GERFAUT.

Oui, monseigneur.

BOISGDILLARD.

Souvenez-vous qu'il faut que vous me le rameniez!

GERFAUT.

Oui, monseigneur.

BOISGAILLARD.

Ou je vous fais pendre à sa place.

GERFAUT.

Oui, monseigneur... ah! qu'est-ce que je dis là! voyez le scélérat qui m'expose! heureusement, le vent ne permet

guère de quitter la côte... courons... (*Il crie à la cantonade à droite.*) A moi! à moi! les gens du Boisgaillard! vite un canot!... (*Il revient, au baron.*) Dans cinq minutes, je suis en mer, monseigneur.

BIOSGAILLARD, *le ramenant.*

En attendant, écoutez encore, bailli, il me faut de l'argent.

GERFAUT.

De l'argent, monseigneur! (*à part, bas.*) Ah! qu'ai-je fait!

BOISGAILLARD.

Beaucoup d'argent.

GERFAUT.

Beaucoup d'argent, monseigneur. (*à part.*) Mon pauvre sac!

BOISGAILLARD.

Vous mettrez de nouvelles tailles sur les vassaux.

GERFAUT.

De nouvelles tailles, monseigneur!... mais...

BOISGAILLARD.

S'ils ne paient point, doublez les corvées, vendez les bestiaux.

GERFAUT.

Mais, monseigneur...

BOISGAILLARD.

On attellera les hommes à la charrue. (*avec colère.*) Les vilains qu'ils sont, se souviendront de la réception qu'ils m'ont faite. (*Il se promène vivement.*)

GERFAUT.

Oui, monseigneur... ah! comment ai-je pu prendre l'autre pour lui! Voilà le véritable baron, on le reconnaît à son langage, au moins... Toutes vos intentions seront fidèlement remplies, mon noble sire, mais d'abord au plus pressé... le fugitif... la barque doit être prête... je pars.

(*Il sort rapidement par la droite.*)

SCÈNE XVII.

BOISGAILLARD, *seul.*

Quel péril j'ai couru!... à quoi l'on peut être exposé quand on n'a que le costume qui vous distingue... le cou-

rage, il est vrai... mais il y a des manans qui en ont... mort diable! un chevalier ne serait donc pas plus qu'un autre homme! écartons cette folle pensée.

(*Ici on voit entrer par le côté gauche un héraut précédé de deux trompettes qui sonnent; quatre hommes d'armes suivent, et devant eux le sénéchal de Vallombreuse. Pendant que les trompettes sonnent, plusieurs habitans arrivent du côté de l'un et de l'autre village.*)

SCÈNE XVIII.

BOISGAILLARD, LES PERSONNAGES CI-DESSUS INDIQUÉS, *au fond* ANSELME, *vieillard; il est accouru au premier bruit des trompettes, et se trouve près du baron.*

BOISGAILLARD.

Qu'est-ce ceci?

ANSELME.

C'est le sénéchal de monseigneur le comte de Vallombreuse qui envoie publier un édit.

BOISGAILLARD.

Un édit de mon oncle, qu'il fait publier devant mes limites? Qu'est-ce donc? écoutons.

LE HÉRAUT, *qui vient de déployer un parchemin sur un signe du sénéchal, se tourne, en lisant, du côté du poteau aux armes de Boisgaillard.*

Nous, Raoul Humfroy (*Tout le monde se découvre excepté le baron.*), comte de Vallombreuse, et autres lieux, à tous les habitans, vassaux ou serfs de la baronnie du Boisgaillard, laquelle relève de nous.

BOISGAILLARD, *s'inclinant et portant la main à son casque.*

C'est juste.

LE HÉRAUT.

Salut! savoir faisons, que jusqu'à plus ample informé par notre sénéchal, nous avons retiré et retirons nostre fief du Boisgaillard à nostre bien-aimé neveu.

BOISGAILLARD.

Qu'entends-je!

LE HÉRAUT.

Délions les gens du Boisgaillard de fidélité envers lui, car tel est nostre bon plaisir.

BOISGAILLARD.

Je suis perdu!

LE HÉRAUT.

Donné en nostre château de Vallombreuse, l'an de grace treize cent trente et un, et le premier de nostre retour de la terre sainte. RAOUL HUMFROI.

(*Les trompettes sonnent encore ; agitation du baron ; mouvement dans les habitans. Ceux du Boisgaillard se réunissent et se groupent autour du vieillard Anselme, et paraissent consternés.*)

LE SÉNÉCHAL.

Justement... voici le neveu du comte. (*Il s'approche.*) La rencontre est pénible... Dieu vous garde, baron!... Pardonnez si...

BOISGAILLARD.

Dieu vous maudisse, sénéchal, pour votre mission.

LE SÉNÉCHAL.

Toujours dur et emporté, baron : voilà les défauts dont votre oncle et seigneur n'a jamais pu vous corriger pendant son séjour à la Terre-Sainte ; et voilà pourquoi...

BOISGAILLARD.

Sénéchal! êtes-vous chargé de me donner de l'ennui en échange de mon fief? je vous préviens que je n'accepte pas la compensation... laissez-moi en paix.

LE SÉNÉCHAL.

Oubliez-vous qui je représente, et que je dois régler ma conduite sur la vôtre?

BOISGAILLARD.

Tête et sang! sénéchal, je ferais encore tout ce que j'ai fait, si on me le défendait surtout!... vous-même, oubliez-vous qu'on m'a surnommé le Têtu?

LE SÉNÉCHAL.

Il est malheureux, noble sire, que vous teniez plus à votre surnom qu'à votre baronnie, et que je sois forcé de proclamer définitivement votre déchéance.... Venez, bonnes gens du Boisgaillard ; il est inutile, je crois, de vous demander si vous êtes bien aises d'être délivrés du servage de Hugues-le-Têtu?... Mais que vois-je?...

ANSELME, *aux genoux du baron avec tous les villageois de Boisgaillard.*

Vous voyez de pauvres villageois désespérés, sire sénéchal... Depuis que le ciel nous avait ramené notre baron, il n'avait fait que du bien... les indigens étaient secourus... les infirmes soulagés... Il avait arrêté les corvées. Il allait reconstruire le pont... réparer la fontaine, les chemins... tout le monde était content. Ah! la Providence nous aban-

donne, puisque nous le perdons... adieu, monseigneur... adieu !... emportez les regrets et les bénédictions de vos vassaux ; car vous les vouliez traiter comme vos enfans !

LE SÉNÉCHAL.

Qu'entends-je?.., qu'allais-je faire?

BOISGAILLARD *à part.*

Par la croix-sainte ! j'éprouve quelque chose de bien singulier pour moi ; j'ai les yeux tout pleins d'eau... Ah ! si l'on allait croire que je pleure.

(*Il baisse vivement la visière de son casque et se dresse fièrement au milieu de ses vassaux prosternés, puis il se baisse subitement pour relever une femme, un enfant et le vieillard qui embrassent ses genoux. Il ôte ensuite son gantelet de fer et passe sa main dans les cheveux de l'enfant.*)

LE SÉNÉCHAL.

Ce spectacle m'enchante, monseigneur. Ah ! que je m'estime heureux d'en avoir été le témoin pour me dicter mon devoir et remplir ma mission dignement, d'après les ordres de mon suzerain... Voyez-moi, monseigneur, au nombre de ceux qui disent du fond du cœur : Vive le baron de Boisgaillard ! (*Il détache le sceau en cire attaché au parchemin et les jette l'un et l'autre.*)

TOUS LES VILLAGEOIS, *en se relevant.*

Vive le baron de Boisgaillard !

BOISGAILLARD.

Mais par quel prodige?... Ah ! je comprends... c'est ce malheureux !... et je voulais le faire périr... par le ciel, je lui dois autant qu'à mon père !

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE*.

LES PRÉCÉDENS, GERFAUT, GUILLEMETTE, JOSCELIN, *les mains liées derrière le dos.*

GERFAUT.

Il est pris ! il est pris ! le voilà, monseigneur... on va le brancher au premier arbre... et aussitôt après, je cours remplir les autres intentions de mon noble maître.

(*) Gerfaut, Boisgaillard, Joscelin à genoux, Guillemette à côté de lui, le Sénéchal, et derrière Joscelin, hommes d'armes et villageois.

BOISGAILLARD, *au bailli.*

Silence!... reste là... c'est moi seul qui ferai justice à tous. (*Il tire son épée.*)

GUILLEMETTE *se jette à genoux.*

Ah! ensemble! ensemble, au moins, monseigneur.

BOISGAILLARD, *sèchement.*

Soit.

GERFAUT.

Comment, lui-même?... Dans le fait, il a été si offensé!

LE SÉNÉCHAL.

Que va-t-il faire?

GUILLEMETTE.

Ah! mon pauvre Joscelin, c'est pour moi que tu péris! c'est mon amour qui t'a perdu!

JOSCELIN.

Je voudrais seulement te serrer sur mon cœur avant de mourir... je ne puis... mes mains sont liées.

BOISGAILLARD, *coupant ses liens avec son épée.*

Non.

JOSCELIN.

Ah! merci.

(*Il embrasse Guillemette, qui se cache la tête sur son sein.*)

GUILLEMETTE.

A présent, monseigneur? (*Il est à genoux.*)

BOISGAILLARD, *levant son épée.*

Le serf Joscelin n'existe plus.

(*Mouvement de terreur et cri général.*)

LE SÉNÉCHAL *dit en même temps.*

Ah!... me suis-je trop pressé?

BOISGAILLARD.

Écuyer Joscelin, lève-toi!

GERFAUT.

Ah! mon Dieu!

BOISGAILLARD, *bas et rapidement.*

Tes mains se sont ennoblies en touchant mon épée... silence là-dessus pourtant... (*haut.*) Bailli, je vous chasse.

GERFAUT.

Ah! mon Dieu! monseigneur...

BOISGAILLARD, *se retournant vers Joscelin.*

Je te fais bailli.

GERFAUT.

Ah! mon Dieu!

BOISGAILLARD, *se retournant vers Gerfaut.*

Tu lui rendras tes comptes.

GERFAUT.

Ah ! mon Dieu!

BOISGAILLARD, *à Joscelin.*

Je te marie à cette gente bachelette.

(*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, et tombent aux pieds du baron.*)

GERFAUT.

Ah ! mon Dieu !

BOISGAILLARD, *se retournant vers Gerfaut.*

Je lui donne pour dot le dixième de ce que tu m'as volé !

GERFAUT.

Ah ! mon Dieu!

BOISGAILLARD.

Le reste à mon épargne. Elle sera toujours ouverte aux malheureux !

GERFAUT.

Le dixième !... il sera trop riche !

(*Boisgaillard le regarde ; il tombe à genoux en cachant son visage, et en disant* : miséricorde !)

BOISGAILLARD, *fièrement.*

Au revoir, sénéchal !... portez mon hommage à mon oncle de Vallombreuse, et dites-lui : Votre neveu et féal le sire du Boisgaillard vient d'apprendre une grande vérité, c'est que : noblesse et dignité de chevalerie sont vainement empreintes sur la bannière et l'écu, lorsqu'elles ne sont pas aussi gravées dans le cœur !

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2237
E7J7
1832

Epagny, Jean Baptiste Rose
Bonaventure Violet d'
Joscelin et Guillemette